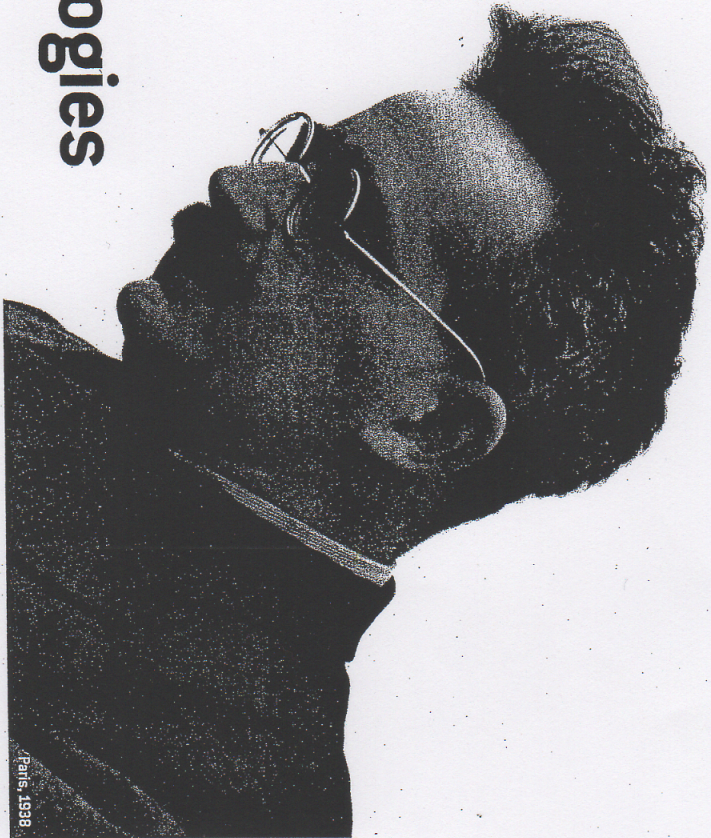


A force de multiplier les objets de réflexion, Walter Benjamin a produit une œuvre qui résonne en chacun. Histoire et parcours du philosophe à travers la réédition de trois textes et la parution d'un essai de Jean Lacoste.

mythologies



Paris, 1938

© Gisèle Freund/Agence Nina Beskow

WALTER BENJAMIN
ÉCRITS FRANÇAIS (*Folio/Essais*)
PARIS, CAPITAL DU XIX^e SIÈCLE, L'ŒUVRE D'ART
À L'ÉPOQUE DE SA REPRODUCTIBILITÉ TECHNIQUE
(*Allio*)

JEAN LACOSTE
LAURA ET LA RUPTURE - WALTER BENJAMIN
(*Mouïche Nadeou*)

Tout le monde connaît Walter Benjamin. Tout le monde le cite, en tout cas, au point que l'auteur du mythe et inachevé *Paris, capitale du XIX^e siècle*, *Le livre des passages* (*Passagen-Werk*) est devenu une sorte de ponctif vague-ment chic dans la conversation de l'honnête homme d'aujourd'hui. Un lieu commun donc, ce Benjamin qu'on prendra soin de prononcer à l'allemande, en forçant un peu la familiarité de l'idionyme germanique. Un inconnu, pourtant, dont le mythe a recouvert les textes, dont le destin tragique a fini par brouiller les pistes philosophiques.

C'est que l'œuvre, labyrinthique et fragmentaire, formidablement propice au prêt-à-porter arbitraire, est un piège tentateur pour qui veut feindre de s'y perdre : à chacun son Benjamin, en somme, le marxiste ou le théologien, le théoricien de la technique ou l'animateur de Haschich, l'exégète de Baudelaire ou le promoteur des passages parisiens... L'auteur à ses légendes, plurales, largement nourries par son histoire réelle, rappelle son nom et qu'après "une enfance berlinoise" — telle qu'évoquée dans le magnifique puzzle autobiographique portant ce titre —, Benjamin fit en Allemagne une carrière universitaire qui n'aboutit guère, en partie de son fait : homme de solitude autant que d'amitiés (avec Gershom Scholem, Theodor W. Adorno, Bertolt Brecht...), il sera toujours une sorte d'intellectuel vagabond, journaliste, philosophe, érudit et graphomane, lecteur de Goethe et francophile avéré. Poussez vers Paris par l'arrivée au pouvoir d'Hitler, il séjourne à Ibiza ou au Danemark, mais surtout dans la "ville-miroir", Paris, cette "capitale du XIX^e siècle" dont il fréquente assidûment la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu. Après la déclaration de guerre, il est d'abord interné au camp de Nevers, puis victime de tracasseries administratives en cherchant à obtenir un visa. Il l'obtient, mais échoue à passer les Pyrénées en septembre 1940 et se suicide à Port-Bou.

Destin de Benjamin ? Dans un texte de jeunesse publié en 1921, l'écrivain, alors préoccupé par la question de la tragédie (sa thèse de thabilitation, refusée, portait sur "Les Origines de la tragédie allemande"), a lui-même théorisé la question du rapport entre "destin et caractère". La distinction qu'il établit entre ces deux notions est une manière de s'interroger déjà "sur le concept d'histoire" — titre programmatique de son dernier texte, daté de 1940, qui clôt des *Écrits français* originellement publiés en 1991 et aujourd'hui disponibles en poche. Cette excellente édition peut compléter les trois volumes de *Œuvres* (Folio) présentés il y a trois ans par Rainer Rochlitz, d'après la somme allemande des *Gesammelte Schriften*. L'ensemble permet en tout cas de rééditer le parcours intellectuel de Benjamin à son historicité et de mettre un peu d'ordre dans une bibliographie assez complexe, une dizaine de dictionnaires se partageant en France la publication de textes nombreux et fort variés (essais, aphorismes, articles, poèmes...).

S'il y a un "destin" de l'éminent suicidé, il y a aussi une histoire de ses écrits et de leur réception, laquelle se confond volontiers avec une certaine géographie franco-allemande. Les *Écrits français* donnent ainsi à lire des textes rédigés à partir de 1933, soit directement en français, soit dans une traduction supervisée ou simplement agréée par l'auteur. Un passionnant dossier est par exemple consacré à *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée*, texte essentiel et quatre fois repris jusqu'en 1998, dont la version française (de 1936) fut élaborée par Pierre Klossowski et revue par Raymond Aron. Le cas de ce "livre" est particulièrement intéressant, parce qu'il témoigne d'un aspect décisif de la réflexion de Benjamin sur le rapport entre l'art et l'histoire, en l'inscrivant dans un double contexte géographique et idéologique, c'est dans la "ville-miroir" que se fonde une théorie de l'image en relation avec le développement de la technique et la montée du fascisme. Paris n'est pas un décor mais un carrefour, le point de rencontre de l'espace et du temps qui en fait la "capitale du XIX^e siècle" : dans les années 30, écrit Benjamin, ses "passages" sont le "théâtre" de tous ses "combats" et de toutes ses "idéas". Un théâtre français.

Réfléchissant au passé de Paris comme au devenir du cinéma, Benjamin se fait capteur de signes : il y a chez lui, selon des modalités très diverses, une volonté constante de déditement. On pourrait dire aussi de "démystification", que l'écrivain transcrit directement en français un rêve fait au camp de Nevers ou qu'il commente, en 1938 une collection de "peintures chinoises à la Bibliothèque nationale". Celui qui failit devenir le traducteur allemand de Proust fut, à sa manière, un semiologue du quotidien : ne l'a-t-on pas présenté comme un grand-oncle de Roland Barthes ? Mais si les "mythologies" — françaises — de Benjamin sont l'indice de sa modernité, elles invitent aussi à partager une attention vigilante, presque retour, à l'envers des lieux communs.

Au fond, Benjamin conçoit le monde sur le modèle d'un livre, lui qui voyait en Paris "la grande salle de lecture d'une bibliothèque que traverse la Seine". Il n'est pas étonnant dès lors que son œuvre ait fait l'objet de lectures passionnées et volontiers contradictoires, hétérogènes ou théologiques, sociologiques ou lacostiennes... Les commentateurs n'ont jamais manqué, parmi lesquels Jean Lacoste grand traducteur de Benjamin et spécialiste de son esthétique, qui réunit dans *Laura et la Rupture* une série d'études particulièrement inspirées : entre Goethe et Proust, on y lit une sorte de dialogue avec Rainer Rochlitz, l'éditeur rigoureux des *Œuvres* dont est ainsi prolongé l'effort de "mise en ordre" d'un corpus considérable.

Ranger n'est pas ramiser : l'œuvre de Benjamin demeure étonnamment ouverte, presque offerte à l'appropriation, fût-elle sauvage. Si le mot n'était si galvaudé, on parlerait volontiers d'une œuvre libre, finalement irréductible à toute systématisation abusive, du fait d'abord de la pluralité de ses objets (la photographie, l'urbanisme, Baudelaire, la révolution, le judaïsme, Kafka, le haschich, le théâtre, Julien Green, le baroque, etc.).

Libre et originale, parfois dévotante, sinon obscure, la pensée de Benjamin garde une double capacité de subversion : il semble toujours qu'elle provoque. La richesse de l'actualité éditoriale continue de le montrer, et singulièrement le choix qu'on fait les éditions Alina de reprendre, en deux jolis petits volumes, *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* et *Paris, capitale du XIX^e siècle*, sans commentaire érudit, assortis seulement d'une brève notice informative, ces textes retrouvant une force inédite. On devine derrière eux un geste — disons — politique. L'histoire peut continuer.

Rabrice Gabriel

Walter Benjamin : *Écrits français*, 512 pages, 17,90 €
L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique, traduction de *Julien Green* par Maurice de Gandillac, revue par Rainer Rochlitz, 80 pages, 6,10 €
Jean Lacoste : *Laura et la Rupture*, 254 pages, 20 €